

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
« C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 3 »
Six mois 1 50
Trois mois » 75

Rédaction et Administration :

36, CHEMIN DE BEAUPUY, 36

LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.

Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

AUX CAMARADES

C'est à ceux de Limoges que nous nous adressons tout spécialement.

Peu nombreux, très peu nombreux sont ceux qui s'intéressent à la situation de *L'Ordre* ; il en résulte pour ces derniers une somme d'efforts qu'ils ne promettent pas de pouvoir continuer longtemps à apporter.

Des difficultés matérielles, morales et financières surtout existent, qui, bien souvent, nous poussent à l'envie de tout délaissier. Cela serait déplorable, étant donné qu'un petit effort de chacun de ceux qui se prétendent anarchistes suffirait à obvier à tous les inconvénients existants, en même temps qu'à rapprocher le jour où nous paraîtrons hebdomadairement.

Si l'état de choses actuel continue, ce vœu, si ardemment désiré, ne sera pas atteint de sitôt.

Certes, nous convenons qu'il faut du dévouement et de l'esprit d'abnégation pour faire quelques sacrifices qui ne rapportent ni 15.000 francs par an, ni sinécures, mais, au contraire, la vindicte de la foule, la persécution patronale et gouvernementale.

Eh bien, c'est précisément toutes ces choses qui doivent stimuler l'amour de la lutte chez ceux qui ont assez du charlatanisme politique conservateur de toutes les iniquités. Nous devons trouver dans cette lutte pour la vérité bien plus de satisfaction que ceux qui sont payés pour mentir et qui savent qu'ils mentent.

Nous disons donc que notre tâche serait facile si ceux qui se prétendent anarchistes voulaient nous seconder d'une minime obole. Le travail ne nous effraie pas. Tant pis si le nombre de ceux qui s'occupent de la rédaction et de l'administration n'augmente pas. Ce que nous désirons surtout, c'est que disparaisse notre inquiétude sur le sort du numéro suivant.

Nos dettes sont toujours les mêmes : elles n'augmentent ni ne diminuent. Cependant, nous voudrions bien être débarrassés d'elles. Cela serait facile si ceux qui ont un compte (la plupart des camarades) voulaient faire preuve de bonne volonté.

Espérons qu'il en sera ainsi et que seuls ceux qui aboient à nos chausses en nous traitant d'estampeurs, des bonnettes dépositaires qui sont nos adversaires, seuls, disons-nous, de ceux-là, nous comptons les sommes dues comme perdues.

Mais, si pourtant ceux que nous voulons encore traiter en camarades ne faisaient preuve de bonne volonté, nous les dénoncerions sur notre prochain numéro ; tant mieux pour eux si cela les réhabilite auprès de leur patrons : Qu'ils se le disent.

Aux autres, à ceux qui ne nous doivent rien, en même temps que leur obole, si minime soit-elle, nous leurs demandons de faire tous leurs efforts pour nous amener des abonnés.

Plusieurs abonnés sont en retard, nous les avisons que nous supprimerons l'envoi du journal s'ils ne renouvellent leur abonnement avant le prochain numéro.

LA RÉDACTION.

ET DIEU, QUE FAIT-IL ?

La séparation des Eglises et de l'Etat qui, depuis plus de 50 ans, servait de tremplin électoral à tous nos pantins, radicaux, socialistes ou autres rastaquouères plus ou moins républicains, quoique ayant été votée depuis plusieurs mois, n'a commencée son application que ces jours derniers.

Son application ! je n'oserai m'aventurer à prétendre que cette loi, pourtant inoffensive à ceux qui doivent la subir, ait eu un commencement d'application, disons plutôt de simulacre et nous serons plus près de la vérité.

Nous, anarchistes, adversaires des lois, de toutes les lois, même frapperaient-elles nos adversaires qui, eux, entonnèrent des *Te Deum* lors du vote et de l'application des lois scélérates, nous n'applaudissons pas au vote et à l'application de ces lois, bien au contraire, nous criions à l'arbitraire et à la tyrannie.

Mais, cependant, la catégorie toute spéciale des adversaires à qui, dit-on, cette loi doit être appliquée, mériterait-elle notre compassion ? Je ne le crois pas, à moins qu'il nous soit démontré que ce ne sont que des maboules, ce qui, à part des exceptions, n'est pas pour la généralité.

Voyons donc un peu :

« Rien ne se fait sans la volonté de Dieu. » Telle est une affirmation de la meilleure des religions (elles sont toutes meilleures les unes que les autres.)

Eh bien donc, si rien ne se fait sans la volonté du nommé Dieu, pourquoi donc toutes ces récriminations contre la loi, les législateurs et ceux qui appliquent la loi ! Bigots et bigotes, cardinaux ou curés, inclinez-vous : « Dieu le veut ».

Au surplus, votre égoïsme tout religieux doit vous faire désirer la persécution, si tant est que vous soyez persécutés.

« Plus vous aurez souffert sur cette terre, plus vous serez récompensés dans le ciel. »

Telle est, encore, une affirmation de vos écritures. Fichez-nous donc la paix et déménagez. Vite, en route pour le ciel. Ce sont vos persécuteurs qui en feront une... figure lorsque vous leur ferez savoir, par téléphone céleste, que vous y êtes.

Mais vous ne croyez point à ce que vous enseignez, pas plus que nous ne croyons à la sincérité de Briand, votre inquisiteur. C'est pour cela que nous rions des brèlements des ânes qui s'attelèrent à la voiture du Richard parisien, pour le traîner à son nouveau local.

Croyez-moi néanmoins, l'allure de certains de vos amis qui, avant de quitter cette terre pour aller au ciel, veulent sortir en claquant les portes, nous est sympathique, les gnon administrés par eux sur la hure de quelques défenseurs de l'autorité, contribuent aussi à ne pas ajouter foi à votre prétendue résignation. Peut-être cela vous rendra-t-il anarchiste. Ce jour-là, si nous rencontrons Dieu, après lui avoir demandé où il était et ce qu'il faisait ces jours-ci, nous lui rendrons grâce.

Justin VALLIÈRE.

NOS MAITRES !...

Je ne sais quelle a été votre impression en apprenant que les représentants du peuple s'étaient généreusement accordée une augmentation de salaire de 6.000 francs par an, ce qui, avec les 9.000 francs qu'ils avaient déjà, leur en fait 15.000 francs.

Moi, cela m'a rendu enragé.

Ah ! les gaillards. Ce qu'il leur en faut de l'estomac pour bouffer tant de galette et de l'activité pour la dépenser. Et dire que tout cela c'est pour représenter dignement l'électeur républicain radical-socialiste.

Et ils ont raison ; même, quand ils y étaient après, ils pouvaient bien s'attribuer 30.000 francs. La laine du mouton ne doit-elle pas être tondue, et puisque la laine re-

pousse et que le mouton ne dit rien, pour quoi le berger ne le tondrait-il pas ?

Sommes-nous autre chose qu'un troupeau de moutons ? Et pour un qui essaye de mordre, combien se laissent docilement faire. A part quelques épithètes de fumistes prononcées à l'adresse des élus, il faut bien avouer que le peuple français a pris assez gentiment la chose.

Cela me rappelle la fable de La Fontaine : « Les animaux malades de la peste ». Le moins coupable de tous, l'âne, qui n'avait pris qu'un peu d'herbe tendre à un pré de moines, fut choisi comme victime expiatoire. Ce pelé, ce galeux, c'est l'ouvrier. « J'ai bien faim et mon pain est bien sec ! »

— Le beurre est trop cher et il est falsifié. D'ailleurs, le budget est en déficit.

— Je suis malade et dans la plus noire misère !

— Il fallait mettre de côté quand tu travaillais.

— Mais je ne gagnais que de 1.200 à 1.500 francs par an, et puisque avec 9.000 vous ne pouvez pas vivre.

— Le budget est en déficit.

— Je suis trop vieux et je ne peux plus travailler ! Pour quand, cette retraite ouvrière ?

— Dès que le budget ne sera plus en déficit.

— Mais il ne fallait pas l'augmenter par de nouvelles dépenses.

— Vous ne trouvez pas, mon cher collègue, que plus on s'occupe de ces ouvriers et plus ils sont exigeants. Voudraient-ils pas nous faire accroire que si le budget est en déficit, c'est nous qui en sommes la cause et non pas eux.

— Mais, bone Deus prolétaires, mes amis, quand donc comprendrez-vous que tous ces charlatans qui font votre portemonnaie sous prétexte de vous enrichir, de faire vos affaires, sont de vulgaires filous et en fait que d'affaires ne font bien que les leurs.

Il ne s'est produit aucune protestation à la Chambre au vote de la proposition ci-dessus. Ce qui prouve que les députés socialistes ont dû la voter comme leurs confrères. En gens roubards, d'ailleurs, afin de se ménager une porte de sortie, le vote a eu lieu à main levées.

Que des Bouveri, Basly, Lamendin, Bénézech, Carnaud, Ledin, etc., qui sortent du peuple et ont eu les mains calleuses, prétendent qu'il leur est impossible de vivre avec 9.000 francs, cela surpasse les bornes. Evidemment, l'ouvrier à 1.500 francs ne vit pas, il meurt lentement. Mais, de 2.000 à 9.000 francs, il y a de la marge. Seulement, il y a vivre et vivre, vivre modestement et vivre en bourgeois. A se frotter, à coudoyer des bourgeois, ces parvenus ont pris des goûts de bourgeois et ils veulent vivre comme eux. Tant pis si leur mieux-vivre se paie par un peu plus de misère pour leurs électeurs. Car cela se traduit par un excédent de dépense de 5 millions et demi. Et qui paiera ?

D'autre part, presque tous, en outre des fonctions de député ou sénateur, exercent une autre profession, un commerce quelconque. La 4^e circonscription de Saint-Etienne avait, avant 1898, un meunier dont le moulin tournait fort bien ; de 1898 à 1906 un maître de forges, dont les actions ont doublé pendant ce temps-là, et maintenant un manufacturier dont les métiers n'ont jamais si bien marché.

Et si nous tenons compte des grandes et petites vacances, des congés, etc., nous constaterons que ces gaillards-là ne travaillent guère que 150 jours par an, ce qui, à 1.500

francs, portera leur journée de travail à 100 francs. Pareillement, admettons que cette journée soit de cinq heures de présence à la Chambre ; cela fait que l'heure d'un député est payée 20 francs, quand l'heure du meilleur ouvrier atteint à peine 20 sous, soit vingt fois moins.

Mais quel est le plus méprisable, de l'électeur qui se laisse duper bénévolement, ou du malin qui le trompe ?

Et je termine par une citation : « Peuple, ouvriers, saluez bien bas vos élus. Ce n'est plus chez eux que vous trouverez des députés mourant sur les barricades pour 25 fr. par jour, tel Baudin. »

Aujourd'hui, ils touchent 40 francs. On ne meurt pas avec cela, on vit et même très bien.

ROUSSET-GALHAUBAN.

UNE INFAMIE

Elle est de Basly, de Basly, député socialiste unifié du Pas-de-Calais, de Basly, président du vieux syndicat des mineurs du Pas-de-Calais.

Nous avions exprimé notre crainte que cet homme, en demandant l'unité minière, n'ait d'autre objectif que de déraciner dans sa région la puissance révolutionnaire. Mais nous ne pensions pas que cet individu nous donnerait sitôt raison. Il vient cette semaine de nous le démontrer, de le démontrer à tous.

Le *Réveil du Nord* de samedi dernier, 8 décembre, publiait un article de fond signé Basly et ayant pour titre : *Au Pilon*

« Par devoir et par conscience », dans cet article, Basly porte contre les militants de la Fédération syndicale des mineurs l'accusation terrible qu'ils ont détourné les fonds à eux adressés par les organisations syndicales pour être distribués aux victimes de Courrières.

Voici, d'ailleurs, l'accusation elle-même :

« Le 23 avril 1906, le trésorier du Comité de secours, créé à Montceau-les-Mines par nos camarades de l'Union fédérale, adressait à la Fédération anarchiste la somme de six mille huit cent quatorze francs quatre-vingts centimes, avec cette indication précise : « Le Comité de l'Union fédérale des » mineurs de France a décidé que cette » somme serait distribuée par vos soins à » toutes les veuves et orphelins sans distinction, à tous ceux que la catastrophe a privés d'un soutien. Vous voudrez bien dresser » une liste des noms de toutes les personnes » secourues par cet argent ; la Fédération » veut en faire un dossier spécial. »

Depuis, l'Union fédérale a vainement réclamé la liste des personnes, de toutes les personnes, auxquelles des secours ont été distribués. Les probes pontifes de l'anarchie font la sourde oreille. Ils n'ont pas donné de liste ; ils n'en donneront jamais.

La Fédération a bien distribué par-ci par-là quelques petites sommes, mais elle ne peut prouver qu'elle a fait de l'argent, qu'elle a reçu une répartition conforme au vœu des souscripteurs.

Que pensent de cela les veuves dont on a exploité le malheur avec une audace et un cynisme impudents ? Qu'en pensent enfin les quelques ouvriers qui se sont laissés égarer à un moment et qui ont payé de la prison leur erreur, ce pendant que les anarchistes qui avaient semé le vent fuyaient honteusement devant la tempête ?

« Il est avéré, maintenant, que les aventuriers qui se sont abattus sur notre région ont détourné les fonds ramassés pour les femmes

et les enfants des mineurs morts dans les puits de Courrières.

« Je ne connais rien de plus vil.

« Ah! il saurait bien être question d'unité maintenant. Ces gens-là appartiennent à la justice. »

Voilà l'accusation. Elle est nette. Elle est précise. Ce n'est pas une insinuation, encore moins une mise en demeure de fournir des explications. C'est l'affirmation catégorique d'un homme qui sait ce qu'il dit, qui est convaincu de ce qu'il émet, qui possède la certitude matérielle, au moins morale, de ce qu'il avance.

Cette accusation ainsi formulée a ému de nombreux camarades. D'ailleurs, on a pris la peine de faire connaître cet article. De nombreux numéros du *Réveil* du 8 décembre ont été adressés aux secrétaires d'organisations de Paris. Il est bien probable qu'on a dû en envoyer de tous côtés. Qui a envoyé ces journaux? Ils n'ont pu l'être que sur l'ordre de Basly.

Ainsi, l'accusation que le *Réveil* répandait dans les départements du Pas-de-Calais et du Nord, lançait devant les ouvriers de toute cette région puissamment industrielle, elle est portée devant toutes les organisations ouvrières qui en sont saisies. Les trois secrétaires de la Confédération ont reçu chacun un exemplaire.

Il faut que cette accusation soit examinée et jugée, non pas seulement devant les mineurs de la région de Lens, non pas seulement devant les travailleurs de la région du Nord, mais encore devant tout le prolétariat; la Confédération doit en être saisie.

Si les militants de la Fédération syndicale, si les membres du Comité de répartition de ces secours étaient coupables de l'infamie dont les accuse Basly, il n'y aurait, il ne pourrait y avoir qu'une voix unanime pour les flageller.

De même qu'il n'y aura, qu'il ne peut y avoir qu'une voix unanime pour flétrir et cingler au visage à tout jamais l'homme qui se serait fait délibérément le porte-parole d'une telle accusation contre ses adversaires sachant que cette accusation n'est pas fondée.

Cette accusation, la Fédération syndicale la proclame mensongère. Son conseil d'administration s'est réuni dimanche. Il a décidé de publier par affiche la comptabilité du comité de répartition.

« Ces gens appartiennent à la justice », avait dit Basly; la Fédération syndicale répond en l'appelant lui-même devant les tribunaux.

Nul ne saura lui en faire un grief. Ne pas y recourir permettrait à la « conscience » de Basly de crier que les révolutionnaires du Pas-de-Calais ont eu peur. Le terrain de lutte, ce ne sont pas nos camarades — car j'ai la profonde conviction qu'ils sont dignes de ce nom parce qu'ils sont calomniés — qui l'ont choisi. Ils ne fuiront la discussion sur quelque terrain que ce soit.

Mais il y a une autre justice, un autre verdict que celui des hommes de loi, il y a celui de la conscience ouvrière, le seul qui nous importe. Il faut que l'organisation centrale des travailleurs examine l'accusation. « La Fédération syndicale, m'écrivit le trésorier du comité de répartition va déposer une plainte à la Confédération, le vieux syndicat et Basly, son président, en faisant partie ».

Il y a mieux qu'une plainte à déposer, il y a à lui demander de constituer sans retard, une commission de contrôle formée de délégués de la Confédération, sans distinction de révolutionnaires ou de réformistes, de délégués de la Fédération des mineurs, un délégué, par exemple, de chacune des deux anciennes fédérations de mineurs et de délégués du vieux syndicat. Cette commission de contrôle, ce jury d'honneur, se rendrait à Lens pour vérifier toute la comptabilité du comité de répartition. Ainsi peut se faire et doit se faire toute la lumière. Il faut qu'elle se fasse. Il faut qu'on sache s'il y a des gens dans l'organisation syndicale du Pas-de-Calais se disant révolutionnaires, quelques-uns anarchistes, qui ont volé aux veuves l'argent que leur avait destiné les travailleurs, ou bien s'il y a un homme qui, pour maintenir son crédit politique et pour terrasser ses adversaires, n'a pas craint de les accuser d'un cœur léger de l'acte le plus vil.

Je suis très rassuré sur le résultat d'une vérification. J'ai vu par mes yeux, durant mon séjour dans le Pas-de-Calais et à ma sortie de prison, avec quel soin le citoyen Dehay, trésorier de cette commission de répartition, opérait. Oui, le citoyen Dehay?

Car c'est encore une erreur volontaire de Basly de prétendre que la Fédération syndicale est anarchiste. Je regrette que tous les militants ne soient pas anarchistes, mais je suis obligé de dire, comme je suis obligé de constater que, parmi les militants du nouveau syndicat, il y a de nombreux socialistes révolutionnaires. Dehay en est un; il a été pendant dix ans secrétaire du groupe lensois du parti ouvrier. Il était, l'unité socialiste une fois faite, le secrétaire du groupe n° 4 de Lens qui fut chassé de la Fédération socialiste du Pas-de-Calais et du parti socialiste pour avoir organisé une conférence d'Hervé. Il a, d'ailleurs, mon estime tout entière et nul là bas ne présentait de meilleures garanties de tout ordre pour remplir la fonction de trésorier du comité de répartition.

La situation est nette. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas de voleurs? Y a-t-il ou n'y a-t-il un infâme menteur? La commission qui est indispensable d'instituer le déclarera.

Déjà, je connais la réponse qu'elle fera, car je connais les façons de procéder de la bande qui a Basly à sa tête. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas une question d'individualités. Ce sont deux mouvements qui sont face à face dans un duel qui doit se terminer par l'anéantissement d'un des adversaires.

Derrière Basly, il y a tout le socialisme domestiqué par le gouvernement et le patronat. Il y a les loges maçonniques; il y a le vieux syndicat.

Derrière les militants de la Fédération syndicale, il y a tous les ouvriers, à quelque catégorie révolutionnaire qu'ils se rattachent, qui veulent briser la domination du régime actuel, étayé par les individus de l'engeance Basly.

Lors de la grève de mars-avril dernier, les dirigeants du vieux syndicat n'ont pas hésité une minute à nous imputer la responsabilité des incidents de Liévin et de Lens et à nous accuser d'avoir fomenté ces drames avec l'argent d'un Durand de Beauregard. Quand ils disaient cela, ces hommes savaient qu'ils mentaient. Et ils mentaient sans remords, sans rougeur au front. Le porte-plume de Basly, un des directeurs du *Réveil du Nord*, le vénérable de loge Desmons, déclarait à Amiens, lors du congrès où il fut flétri, à une personnalité qui n'hésitait pas, je pense, à en apporter le témoignage : « Dans le Nord, nous avons des mœurs politiques très passionnées... Vendus aux compagnies... Complot avec la réaction... Question de journalisme. »

Ces mœurs, nous voulons qu'elles s'établissent au grand jour. Cette manière de comprendre le journalisme socialiste, nous voulons qu'elle éclate aux yeux de tous, afin que chacun sache bien et afin que chacun se prononce.

Ce n'est pas sous l'influence de telles mœurs que pourront se créer des hommes capables de rendre viable une société d'hommes libres. Assainir ce marécage, c'est préparer dans la mesure de ses moyens un coin de terre à la Révolution.

Pierre MONATTE.

ANARCHISME ET SOCIALISME

(SUITE)

II

Les anarchistes, avons-nous dit, veulent mener une vie de liberté intégrale, exempte de toute contrainte, de toute sanction autoritaire.

En poursuivant de tous leurs efforts la réalisation de ce but, ils sont profondément convaincus de ne point poursuivre une chimère, de ne point se leurrer par un mirage. En agissant de la sorte, ils croient agir conformément à l'ordre naturel des choses.

Dans la société qu'ils cherchent à instituer, ils entendent n'imposer aux individus aucun devoir, aucune obligation, aucun sacrifice; ils entendent leur laisser entièrement la pleine disposition de leur activité, de leur existence.

Cela est-il opposé aux faits naturels? En résulterait-il un état de choses chaotique?

Nous ne le pensons guère.

Nous savons d'abord qu'égalité, envisagée d'une façon absolue, n'existe pas, ne peut pas exister au sein des individus.

Elle n'existe ni en ce qui concerne leur constitution, ni pour ce qui a rapport à leurs aptitudes de divers ordres, à leur endurance, à leur persévérance.

D'où, impossibilité absolue, iniquité flagrante d'exiger de tous les individus, à

l'instar des socialistes, un travail manuel ou intellectuel d'une durée, d'une intensité commune; de leur imposer la réalisation d'une tâche uniforme — ne pouvant s'accorder avec les capacités diverses et particulières de chacun — et de les rémunérer en conséquence.

C'est pourquoi les anarchistes pensent avoir trouvé la meilleure solution de la question dans l'autonomie même de l'individu, en le rendant juge de ses actions, en cherchant à le rendre conscient de sa conduite.

Y aurait-il là un paradoxe? L'individu se métamorphoserait-il ainsi que d'aucuns le craignent, en un égoïste féroce, en une bête sanguinaire et chercherait-il continuellement noise à ses semblables, aussitôt qu'il se verrait libéré de tout lien obligatoire?

Admettre cela, serait rabaisser l'homme au-dessous de l'animal; ce serait supposer qu'à un moindre degré que celui-ci, il a la conscience de la préservation de ses propres intérêts.

En effet, le sentiment de la préservation, pour les individus, de leurs intérêts particuliers, par une solidarité librement consentie et sans délai fixe, se rencontre juste dans les plus basses couches animales (1).

Cette solidarité, ainsi librement et presque inconsciemment consentie, se révèle partout au sein de l'humanité, à toutes les époques et à toutes les classes, revêtant les expressions les plus variées.

Elle est excellentement naturelle, car elle est d'une nécessité absolue au développement de l'individu.

Et, de la sorte, l'entente solidaire est, en quelque sorte, imposée à l'individu au point de vue de l'égoïsme, c'est-à-dire sous le rapport de la considération exclusive de son intérêt propre.

Mais il y a une autre façon, non moins forte, non moins plausible, qui empêche l'individu de s'enfermer, de se cantonner en quelque façon dans sa carapace égoïste; une raison qui lui fait une nécessité physique, un besoin matériel d'être altruiste, de dépenser son activité par pur désintéressement pour le compte d'autrui.

Dans son ouvrage intitulé : *Esquisse d'une morale sans sanction ni obligation*, Guyau montre, avec des arguments à l'appui, comment, chez tout être humain, à côté de la tendance de la préservation et du développement de soi-même, existe une autre tendance complémentaire et aussi importante que la première : la tendance d'expansion, celle de se créer une occupation en dehors de soi-même, celle d'user ses forces en les mettant au service d'autrui et d'avoir ainsi à jouir de soi-même, par la simple contemplation des effets de ses capacités.

« Vivre, dit Guyau, c'est agir; il y a dans l'être vivant une réserve d'activité qui se dépense, non pour le plaisir de se dépenser, mais parce qu'il faut qu'elle se dépense en vertu de cette loi : la vie ne peut se maintenir qu'à la condition de se répandre (2). »

C'est la vie intense et extensive à la fois, celle, dit Fouillée (3), qui enveloppe, dans son intensité individuelle, un principe d'expansion, de fécondité, de générosité, en un mot, de sociabilité. La vie normale, de la sorte, réconcilie en soi le point de vue individuel et le point de vue collectif, dont l'opposition n'avait pu être levée par les écoles utilitaires. La vie implique essentiellement intelligence, sensibilité, donc rapport à autrui et non pas seulement à soi. Elle est plus qu'instinct, plus qu'altruisme, à la façon de Comte, ou pitié, à la façon de Schopenhauer et de Tolstoï, bien que l'altruisme soit ce qui est le plus voisin d'exprimer sa direction. Les utilitaires avaient, comme font encore aujourd'hui la plupart des socialistes, cherché dans les arrangements sociaux un chef-d'œuvre de mécanisme capable de produire une harmonie après coup et toute artificielle entre des égoïsmes naturellement discordants. Guyau montre que le problème était mal posé, qu'il y a déjà naturellement une certaine harmonie préétablie entre le bonheur de l'un et le bonheur de l'autre, que le moi, prétendu fermé, est déjà ouvert, déjà en union naturelle avec autrui et qu'il s'ouvrira de plus en plus. L'expansion vers autrui n'est pas contre la nature de la vie; elle est au contraire selon sa nature, bien

plus, elle est la condition même de la vie la plus véritablement intense.

L'équilibre, surgi ainsi du sein d'une organisation anarchique, ne sera pas un équilibre artificiel, éphémère et tyrannique, à la merci des majorités et des intrigues, comme tous ceux dus aux gouvernements de tout acabit; il sera naturel et durable, parce qu'il sera le résultat des désirs et des efforts de tous, parce qu'il ne fondera les garanties de son existence et de sa durabilité sur le sacrifice et l'exclusion de personne.

Le domaine de l'activité humaine étant illimité, il n'y a rien de plus naturel que de permettre à chaque individu de se constituer juge de soi-même, de voir quelle branche d'activité sécrète le plus à son tempérament et combien d'heures de travail et de repos il comporterait.

Ainsi, seulement, par des bases anarchiques, c'est-à-dire par l'abolition de l'autoritarisme, l'individu, partant le peuple — collectivité d'individus — se libérerait véritablement et serait à même d'organiser une réelle société de libre existence et d'épanouissement intégral.

* * *

Ainsi donc, la question de l'autoritarisme creuse, entre les anarchistes et les socialistes, un abîme — n'en déplaise à Alfred Naquet — à jamais infranchissable et les éloigne plus les uns des autres que chacun d'eux du bourgeoisisme qu'ils sont censés combattre également. Car, ainsi qu'on vient de le voir, tandis que les premiers entendent en éliminer l'arbitraire et les désordres par la suppression du principe autoritaire, les autres — les socialistes — prétendent atteindre le même but au moyen de procédés foncièrement opposés : par la complication de ce même autoritarisme et son extension à l'ensemble des problèmes économiques.

(A suivre.)

Dikran ELMASSIAN.

AMBIANCE ET ANARCHIE

Par ambiance, nous entendons l'ensemble de ce qui constitue la société bourgeoise où nous vivons, si toutefois nous osons appeler vie, notre existence opprimée et amputée de toutes façons.

Dans ce milieu, duquel nous tirons le meilleur parti possible, il est un recoin de la pensée humaine, qui se distingue du tout par sa singulière beauté et qui s'impose particulièrement à l'esprit par son urgence, sa nécessité et sa justice. Je veux parler de ce faisceau d'idées qui forment ce que nous appelons l'idéal anarchiste. Il est la fleur de la pensée humaine! L'avenir parlera surtout de notre époque, parce que celle-ci aura vu prendre corps et formes à cette grandiose conception qu'est l'anarchie.

Ce n'est pas pour prouver toutes ces affirmations que je trace aujourd'hui ces lignes, les destinant à mes camarades d'idées, pour lesquels cette démonstration n'est plus à faire.

Nous nous demandons parfois, et à juste titre, pourquoi notre enthousiasme pour nos belles convictions n'est pas davantage communicatif.

Il nous semblait, en effet, et cela surtout au début de nos nouvelles convictions, que les vérités anarchistes allaient s'imposer partout par leur évidence même; que leur naturelle et scientifique beauté allait être l'amant irrésistible pour tous ceux qui auraient des yeux, un cœur, un cerveau. L'autorité à ses jours comptés pensions-nous.

Les années s'écoulaient, et le nombre des hommes épris de la vérité, de la beauté, de la justice de notre idéal, n'a pas cependant augmenté dans les proportions espérées.

Je ne parle en cela que de ce qu'on pourrait nommer génériquement la hausse de la conscience anarchiste. Car, vous en êtes les témoins, camarades, l'anarchie monte et croit de toutes parts; ses germes sont en tout; tous ses éléments sont à foison dans les foules, épars je le veux bien, sans la cohésion qui produirait la conscience, c'est encore vrai; mais ils n'y sont pas inutilement, ils sont un ferment révolutionnaire, dont le travail, quoique presque invisible, sera fécond.

Confessons, néanmoins, que la conscience ne s'éveille que chez quelques individus trop clair semés.

Pourquoi cela?

J'en vois deux grandes causes :

1° L'organe pensant en nous qui, conséquemment, constitue notre conscience, le

(1) Voir à ce sujet le magistral ouvrage de Kropotkine : *L'entraide*.

(2) *Esquisse d'une morale*.

(3) *L'Immoralisme*, de Nietzsche, chap. II.

cerveau est comme étioilé pour la grande masse humaine ; sa fonction s'y réduit en un roulement tout mécanique d'idées qui s'y trouvent, simplement parce qu'elles y ont été mises ;

2° Pour un grand nombre de ceux qui échappent à cette première catégorie et dont le cerveau n'est pas atrophie à ce point qu'ils ne pensent penser par eux-mêmes, il arrive ceci : que les faits quotidiens se rapportant au « travail » ou à « l'homme », faussent leurs idées sur ces deux objets, puisqu'ils les conduisent à ces deux conclusions : « le travail est une peine » et « l'homme est mauvais ».

Les travailleurs surtout — et ils semblent bien qualifiés pour en juger — sont persuadés que le travail est toujours une peine et que jamais le travail est un plaisir ; c'est plutôt chez le bourgeois que l'on trouve la théorie que l'homme est foncièrement mauvais et qu'il en est qui font le mal, uniquement pour le mal.

L'éducation des bourgeois ne nous incombe pas. Du reste, les seuls individus de cette classe, susceptibles de venir à nous, sont ceux que meurent les besoins d'ordre moral, de justice et de beauté ; seuls besoins dont la société actuelle les prive tout comme nous ; ces natures exceptionnelles disposent d'un grand nombre de moyens pour se renseigner et venir à nous de leur propre mouvement.

L'éducation qui nous incombe, au contraire, est celle des travailleurs qui, capables de penser, ont les idées faussées par l'ambiance sociale. Nous devons leur apprendre que « le travail libre est un plaisir ». Cette proposition, clef de voûte de tout l'édifice anarchique, est la vérité primordiale qu'il faut leur démontrer. C'est dans la démonstration de cette proposition que gît toute la difficulté pour nous de nous faire comprendre.

Cette vérité, comme toutes celles qui constituent l'idéal anarchiste, est cependant la simplicité même. Mais nos sociétés factices et compliquées paraissent, de prime abord, bien plus naturelles, parce que nous avons grandi en voyant les fonctionner et que, bon gré mal gré, nous devons nous adapter.

Les conditions dans lesquelles on y travaille sont dégradantes, injustes et barbares ; et, les cerveaux superficiels qualifient pour cela le travail lui-même, dégradant, malheureux et pénible ; ainsi sont faussées les idées sur ce qu'est le travail en lui-même.

Nous avons donc doublement raison de combattre les conditions dans lesquelles s'effectue le travail de nos jours, puisque, non seulement le travailleur est honteusement dupé sur la valeur de son œuvre, mais qu'en outre, par le surmenage, elles annihilent les fonctions cérébrales et, même par le seul fait de leur existence, ces conditions pernicieuses faussent l'idée des travailleurs sur ce qu'est, en soi, le travail.

Ne nous lassons donc pas, camarades, de démontrer, en toutes circonstances, cette grande vérité, que le travail libre est un plaisir, que le travail libre et utile est un double plaisir, parce que libre et parce qu'utile.

Ceux qui sont capables de l'effort cérébral nécessaire pour débarrasser, dans leur esprit, le travail des conditions mauvaises dans lesquelles il s'effectue actuellement et y substituer, en tout et pour tout, leur libre initiative, peuvent être nos camarades d'idées et atteindre aisément à toute la conscience anarchique. Aidons-les à trouver cette voie sur laquelle ils iront d'eux-mêmes, dès que la vérité primordiale que j'aie formulée, leur apparaîtra l'évidence même.

EGLANTINE.

UNE LETTRE

Nous venons de recevoir la lettre suivante, à laquelle nous donnons avec empressement l'hospitalité :

Monsieur le rédacteur,

C'est un homme bien malheureux qui s'adresse à vous, pour solliciter non pas un secours, mais un bon conseil.

Je suis très riche, très robuste, et tous ceux qui m'entourent proclament ma puissance. Mes serviteurs sont nombreux et tout dévoués (à ce qu'on m'assure). Malheureusement pour moi, je ne les change que de loin en loin, pour me débarrasser de ceux que je trouve par trop dépourvus de scrupules.

Il y a quelque mois, j'en ai gagé tout un lot, à des conditions depuis longtemps fi-

xées, et dont un honnête homme saurait s'accommoder ; 9.000 francs par an, c'est assez raisonnable pour un domestique. Or, voilà que mes lascards viennent de décider tout à coup qu'ils auraient 15.000 francs de gage au lieu de 9.000 ; comme je m'en étonnais un peu, on m'a répondu que ça ne me regardait pas. Enfin, j'en prendrais encore mon parti si tous ces valets se contentaient de se f...icher de moi en se payant ma tête et ne me volaient effrontément. Ils ne cessent de tripoter avec mes fournisseurs. Par exemple, j'aime beaucoup les bateaux, bien qu'on m'en monte souvent. J'avais consenti à en laisser construire trois, d'ailleurs inutilés, que je devais payer deux fois leur valeur. Mes larbins viennent de décider qu'au lieu de trois, j'allais en avoir six ; ces bougres là ont sûrement reçu la pièce, pour me faire des coups pareils.

Si encore mes serviteurs me menaçaient d'une grève ! J'aurais tôt fait de l'accepter. J'ai des goûts modestes, et il ne me serait pas difficile de faire moi-même ma besogne ; la maison serait tenue propre, tandis qu'il y a des ordures dans tous les coins, et que dans chaque chambre on respire une puanteur de latrines.

Mais, voyez vous, Monsieur le rédacteur, je suis atteint d'une infirmité bien triste. J'ai la nature paisible à l'excès. Et j'en arrive pas à pouvoir me mettre en colère, malgré toutes les infamies dont je suis victime, malgré les vols, les insolences et les outrages.

C'en est venu à ce point, que si je risque une observation, mon cocher me menace de me fusiller. Cela me donne envie de rire ; car je sais très bien qu'avec une simple trique, je mettrais en fuite toute cette racaille, toute cette vermine. Un fusil n'est pas nécessaire pour chasser une bande de rongeurs. Eh bien je ne peux pas m'y décider ; la douceur de mon naturel s'y oppose. On me calme par un petit compliment flatteur, on m'endort par une chanson, et je me laisse toujours faire, tellement, que plusieurs de mes meilleurs amis me traitent d'imbécile.

Je m'inquiète, cependant ; je vois bien que si cela continue, ma fortune y passera ; je ne peux pas toujours laisser piller ma cave et mon grenier, laisser mes enfants réduits à la famine pendant que mes domestiques font ripaille et s'engraissent comme des cochons.

Quand je pense à tout cela, Monsieur le rédacteur, je sens des bouffées de révolte monter en moi. Je serais tenté de devenir anarchiste.

Encore une fois, conseillez-moi, de grâce ! et prenez mon mal en pitié.

S. U.

P.-S. — Je vous livre mon nom, mais à vous seul, en vous priant de me garder le secret. Je m'appelle *Suffrage Universel*. Si, par malheur, Clémenceau l'apprenait, cela pourrait me causer bien des désagréments.

Réponse. — Mon cher S. U., c'est pour ton bien que nous avons inséré le *post-scriptum* de ta lettre. Nous sommes de tes « meilleurs amis ». Nous te connaissons depuis longtemps. L'affliction dont tu souffres est à la mode ; cela s'appelle une maladie de la volonté. Prends ta trique, mon bon, et viens nous trouver, nous t'apprendrons à te passer d'une valetaille insolente et pillarde.

Pour que nos rangs ne fussent pas largement ouverts aux imbéciles, il faudrait que nous fussions des idiots.

CHRONIQUE LOCALE

Conférence

Sébastien Faure donnera, très prochainement, à Limoges, une conférence publique et contradictoire. Par voie d'affiches, le public sera avisé du sujet, de la date précise ainsi que du lieu où se tiendra la réunion.

Pour la Maison du Peuple

Dimanche dernier, l'assemblée générale de la société coopérative l'Union a adopté la proposition qui lui était soumise par le comité d'édification formé à cet effet et composé par des membres de la Bourse du travail et par le groupe socialiste.

Comme tout travail mérite salaire, nos bons socialistes ont voulu profiter de l'occasion pour réclamer leur part au gâteau, et le public, très spécial, de cette assemblée, en avalant le calmant économique, a aussi avalé le poison politique : 2 % seront donc prélevés et divisés ainsi : 1 fr. 50 % pour

la propagande syndicaliste, et 0 fr. 50 % pour la propagande socialiste.

Ce vote, paraît-il, sera contesté par certains adversaires de la proposition, et des poursuites seraient intentées contre l'Union si celle-ci mettait en application le vœu adopté dimanche dernier.

Etant adversaire de la proposition qui consiste à donner des subsides à quelconque parti politique, je me serais volontiers rallié à cet avis si les socialistes n'avaient spécifié qu'ils ne prélèveraient aucune somme avant que ne soit construite et payée la Maison du Peuple.

D'ici là, tout fait espérer que le parti socialiste se sera suicidé, et comme la Maison du Peuple est d'une grande utilité, laissons les socialistes entonner des chants d'allégresse qui, peut-être même indépendamment de notre volonté, se changeront en remords profonds.

A. BEAURE.

« Soyez heureux »

Sous ce titre, plein d'humour, le *Socialiste du Centre* a publié un article que nous reproduisons *in extenso*, afin que nos lecteurs savourent toute la philosophie qui s'en dégage.

Ajoutons pour les lecteurs étrangers à la localité qui ne peuvent être au courant de tous les détails, que cet article a été suggéré par suite d'une demande de notre collaborateur Beure, à l'assemblée générale de la société coopérative l'Union, demande semblable à celle du Parti socialiste, qui s'arrogeait le monopole des défenses ouvrières. Beure ayant estimé, en tant que coopérateur et anarchiste, avoir les mêmes droits que les socialistes.

Voici l'article :

« Soyez heureux, M. Beure, le *Réveil* vous a découvert de la logique — ce qui est nouveau en vous, et le *Courrier*, la *Gazette* et la *Croix* vous sauront gré de votre intervention, même si elle ne réussit pas ; ce qui est certain, M. l'abbé Desgranges vous pardonnera bien des choses.

» Vous demandez 10 sous pour le groupe anarchiste. Eh bien, même serait-ce 10 sous en tout que ce serait trop. Car ce groupe n'existe pas. Les anarchistes ne sont pas groupés, organisés. Leur « individu » ne le veut pas. Il y a des individus anarchistes, mais pas d'organisation anarchiste. Vous l'avez dit cent fois, quand vous aviez besoin d'une autre logique. A qui iraient les 10 sous, à quels anarchistes individuellement, à quel Beure, à quel Souvarine, à quel Jean Foutre, dirai-je pour écourter et préciser cette énumération.

» Mais peu vous chaut qui vous approuve pourvu que vous trouviez des tréteaux où exhiber votre pacotille métaphysique et votre « individu ». Et c'est appétissant !

Le rédacteur de ce bouquet littéraire n'a pas de flair.

Beure, plein de compassion pour un neurasthénique du *Socialiste du Centre*, réclama des subsides pour qu'ils soient affectés à la guérison radicale de ce malheureux. Quelques boîtes de certaines pilules auraient suffi, paraît-il. Après quoi, comme cette maladie seule le fait tolérer au sein du parti socialiste, Fanfan serait venu à l'Ordre, où il aurait prêté son précieux concours historique à la propagande anarchiste, ce qui aurait fait mentir Souvarine qui prétend encore que Pilulard crèvera sous la cagoule d'un moine.

Désorganisateurs

Parce que nous ne voulons pas prêter le flanc aux lois scélérates en ne nous organisant pas légalement en tant qu'anarchistes. Quelques bons *socios* prétendent que nous nous refusons à toute organisation, que nous sommes des désorganisés et des désorganisateurs.

Depuis que, violant les décisions du congrès d'Amiens, ils tentent une prépondérance tant à la Bourse du travail qu'à la coopérative, on peut voir de quel côté se trouvent les désorganisateurs.

Plusieurs syndicats ont déjà protesté publiquement contre le mariage syndicalo-socialiste. Dans les autres syndicats où bon gré mal gré ce mariage a été accepté, les démissions affluent. Les beaux jours du treichisme sont revenus. En fait de syndicats il n'existera bientôt plus que le nom du syndicat. Qu'importe ! le guesdisme aura au moins fait quelque chose avant sa mort, il aura voulu montrer que la question politique primait toutes les autres questions. C'est cette tentative qui l'aura tué.

UN NOUVEAU VENU A L'ANARCHIE.

Comment placer son argent ?

Tel est le titre d'une réclame d'environ cent lignes que le *Populaire du Centre* a mis sous les yeux de ses lecteurs. Puisque ce journal défend les intérêts des ouvriers, il est donc naturel qu'il leur enseigne ce qu'ils ne connaissent pas encore.

L'article en entier serait à citer si la place ne nous faisait défaut. Nous en extrairons

quelques lignes seulement et qui seront assez significatives. Voici le début :

« COMMENT PLACER SON ARGENT ? — Question toujours délicate et objet de la préoccupation constante des capitalistes grands et petits. Le public français se détache de plus en plus des fonds d'Etats qui, tout en ne lui donnant qu'un intérêt peut rémunérateur, lui offrent moins de sécurité que les bonnes valeurs industrielles.

» En effet, pourquoi se contenter d'un revenu de 3 à 3 et demi p. 100, sans aucune chance d'accroissement à espérer, alors que les placements industriels rapportent entre 6 et 8 p. 100, avec la perspective de voir le capital doubler par la plus-value qu'acquiert la plupart des bonnes valeurs industrielles.

Les ouvriers qui lisent le *Populaire* doivent se demander si vraiment on ne se paie pas leur tête. Penseront-ils à ce qu'on leur met sous les yeux ? Réfléchiront-ils une bonne fois et agiront-ils en conséquence ? Ce n'est plus la lutte de classes qui marche, c'est un appel aux « capitalistes grands et petits » qui ne peuvent plus se « contenter d'un revenu de 3 à 3 et demi p. 100 ». Electeurs socialistes, n'oubliez pas d'augmenter vos capitaux !!!

Vient après une énumération de circonstances sur la valeur des charbons de divers pays, sur la façon dont les capitalistes de tous genres accaparent les affaires, sur les chiffres réalisés ou à réaliser, sur la manière dont il faut négocier au marché et enfin sur tout ce qu'un grand journal financier peut mettre en branle pour faire appel à toute la bourgeoisie.

Il faut, cependant, arriver à conclure. Ecoutez bien, ouvriers, c'est pour votre bien-être :

« Nous avons donc cru utile de signaler ce titre à l'attention de nos lecteurs, souvent embarrassés pour placer leur argent en toute sécurité, tout en ayant, en même temps, la perspective de faire une excellente opération. Ils verront, en effet, leur capital doubler et même tripler, dans un temps relativement court. Les occasions sont si rares, de réunir ces deux conditions, que nous n'hésitons pas un instant à conseiller à ceux qui ont des capitaux disponibles à s'intéresser, dès maintenant, à cette affaire, en achetant, aux cours actuels, des titres qui vaudront certainement 200 francs avant quelques mois, et 300 ou 400 francs dans deux ans.

» C'est, croyons-nous, prendre l'intérêt de nos lecteurs, que de leur signaler les bonnes affaires qui peuvent se présenter, en les engageant à profiter des cours actuels pour passer immédiatement leurs ordres d'achat d'actions Cawdor et Carnant à leurs agents et banquiers et ne pas attendre que la hausse se produise pour mettre quelques titres en portefeuille. »

Tout commentaire devient inutile.

Ce que nous pouvons, toutefois, dire aux lecteurs du *Populaire*, qui doivent avoir un portefeuille bien garni et varié (?) c'est qu'ils trouveront à la quatrième page du journal précité les cours de la Bourse de Paris dont ils pourraient avoir besoin.

Heureux unifiés ! Heureux capitalistes !

Henri DUCLAIR.

Passez-nous le plat

Dans des articles publiés par le *Populaire du Centre* des 13 et 16 courant, un rédacteur nous fait chanter en chœur et découvre un accord, une alliance de la réaction avec les « anarchos ».

« ÉTRANGE ACCORD

» Hier, le *Courrier du Centre* et le *Réveil du Centre* ont publié, sur la proposition soumise aux sociétaires de l'Union, chacun un article dont le Parti socialiste fait les frais.

» Chose bizarre : Les arguments qui y sont exposés sont absolument les mêmes. Nous laissons à nos lecteurs le soin de tirer eux-mêmes la conclusion de cette attitude. Chose non moins bizarre. On y rend hommage au bon sens des compagnons anarchistes !!!

» Un tel accord est suggestif. Les efforts accomplis en commun par les réactionnaires, les radicaux, les libertaires et le patron ; les mensonges et les bêtises répétées disent la peur qui étroit les compères. »

L'éminent rédacteur qui a écrit ces lignes est probablement un de ces lèches-cul qui embarrassent les bureaux du *Populaire*, prêts à dire tous les mensonges, à écrire toutes les calomnies pour attirer sur eux le regard de leurs maîtres, prêts à combattre toutes les saletés pour obtenir bien plus vite l'os à ronger qu'on leur fait espérer.

C'est, à l'affût d'une sinécure, que ce roquet du socialisme a écrit que nous étions

de mèche avec les pires réactionnaires et les jaunes, pour dévoiler la désorganisation qu'ils sont en même de faire dans les syndicats et dénoncer l'attitude du Parti Socialiste.

S'il était possible de discuter avec ce Jocrisse, plus que ridicule, nous lui dirions que le procédé n'est pas nouveau, de se donner la peine de feuilleter la collection du *Réveil du Centre*, alors qu'il existait deux partis socialistes (un qui ne l'était pas, l'autre qui l'était trop); regardez comment était traité le Parti ouvrier français par le parti socialiste français, surtout en période électorale où, les uns et les autres, étaient des vendus et des candidats payés par la réaction pour faire échouer les leurs. Après tout, le Parti ouvrier français s'en moquait, puisque ce n'était que pour compter les véritables conscients socialistes.

C'est un plat que l'on vous a déjà servi, vous n'en êtes pas morts pour cela; il ne peut avoir d'effet que sur la masse veule et inconsciente, vous nous le repassez. C'est pas malin.

J. T.

Piètre Réponse

Dans le *Populaire du Centre* et au bas de son article politique, le citoyen Bertrand écrit :

« Je ne suis pas surpris de retrouver dans *L'Ordre* l'argumentation du *Réveil*, mais elle n'est pas moins imbécile ici que là. »

La réponse est petite pour un homme aussi grand.

Nous sommes des imbéciles parce que nous signalons la nomination de son frère, Gabriel Bertrand, au poste de premier consul à Damas.

Nous sommes des imbéciles parce que nous faisons voir aux ouvriers qui nous lisent que les socialistes unifiés ne valent pas mieux que les autres et qu'ils sont capables, eux aussi, de quémander, aux maudits gouvernants, une place grassement rétribuée.

Mais il n'était pas utile, sous peine d'être imbécile à son tour, de récriminer après Augagneur lors de sa nomination à Madagascar!

Le *Populaire* en a usé largement, ce nous semble, mais l'ancien maire de Lyon, autre arriviste, n'était pas unifié et, devant les lecteurs du journal sus-nommé, ce fut logique.

Plus tard, quand Labussière eut, à son tour, une sinécure, silence dans les rangs! On ne marcha plus au *Populaire* et, comme un simple fait-divers, on annonça la bonne nouvelle. D'imbécile on devint intelligent et remarquez qu'on l'est encore puisque dans le journal de l'unité il fallait bien s'attendre à ce qu'il ne fut rien dit de désagréable au frère à Pierre.

Eh bien! nous continuerons encore — et sans émotion — à nous occuper de toutes ces sangsues, sans nous décourager, malgré que nous soyons maintes fois sujet à nous faire traiter d'imbéciles par des phraseurs qui ne savent que vanter la classe ouvrière

par devant, qui parlent en son nom, s'il vous plaît, pour mieux profiter de sa crédulité, et, une fois à l'écart, se rient d'elle.

Espérons que cela ne durera pas aussi longtemps qu'ils croient.

H. D...

TRIBUNE SYNDICALE

Chambre Syndicale des Typographes

AU SUJET DE LA MAISON DU PEUPLE

La chambre syndicale des typographes, réunie en assemblée générale extraordinaire le 9 décembre 1906, a adopté l'ordre du jour suivant :

« La chambre syndicale des typographes, réunie en assemblée générale extraordinaire le 9 décembre 1906 ;

» Sur la question de la Maison du Peuple ;

» Considérant que la politique est néfaste au sein des syndicats, puisqu'elle crée la division parmi la classe ouvrière ;

» Que le syndicat est une organisation d'intérêts et non d'opinions ;

» Considérant, en outre, que le congrès corporatif d'Amiens a déclaré, à une énorme majorité, qu'il ne devait y avoir aucun rapport entre les syndicats et la politique ; que, dès lors, il convient aux organisations confédérées de respecter les décisions prises ;

» Considérant enfin que les conclusions du rapport de la commission d'étude pour la création d'une Maison du Peuple, conclusions adoptées par le comité général de la Bourse du travail dans sa réunion du 21 novembre, ayant trait à l'union officielle de la Bourse et du groupe socialiste ;

» Déclare ne pas accepter les conclusions de ce rapport et dit qu'elle ne donnera son appui moral et financier qu'à une Maison du peuple, exclusivement syndicaliste, c'est-à-dire sans aucune ingérence officielle d'hommes politiques quelconques. »

A propos de l'ordre du jour ci-dessus, inséré dans le *Socialiste* M. Mayéras (Barthélemy), a trouvé bon de le commenter. C'est son droit. Mais, malgré cela, nous allons, à notre tour, relever ses âneries.

Il reproche d'abord aux typos de « s'obstiner à bourrer la lettre plutôt qu'à lire ». Il faut reconnaître que les typos auxquels il fait allusion n'ont pas tous les loisirs de M. Barthélemy; mais il est certain, quand même, qu'ils se passeront, pour s'instruire, des conseils d'un professeur d'histoire en décadence, soit pour leur dicter leur conduite dans la vie économique, soit dans la rédaction d'un ordre du jour.

Quels sont, Monsieur Mayéras, les propos dont nous serions embarrassés à justifier le sens? Et dites vous encore — en vous dispensant bien entendu de la citer — nous n'avons rien compris à la motion d'Amiens?

Si, nous l'avons comprise, et vous trop, du reste, car elle est un écrasement pour vous; elle a signifié aux politiciens arrivis-

tes de votre acabit qui veulent s'emparer des syndicats, qu'il n'y aurait pas entente entre le syndicalisme et le socialisme, comme avec tout autre opinion. Et nous n'admettrons jamais que les saltimbanques du parti unifié, dont vous êtes le plus brillant ornement, mettent la main sur les organisations ouvrières.

Il est incontestable que la pilule que vous avez avalée à Amiens trouble votre digestion. Ah! elle n'est pas aussi efficace que celle dont vous, Barthélemy, vantiez les bienfaits. Qui ne se rappelle les réclames *désintéressées* où figurait la binette de cet éminent écrivain!

Mais tout passe. On ne pensait pas qu'il serait devenu ensuite administrateur d'un journal socialiste. Que nous serions heureux de savoir pourquoi le citoyen Gaillard lui a « cédé » ce poste important!

Et pour terminer, puisque M. Barthélemy a une aussi grande compassion pour les chômeurs typos qui « battent le pavé qui est malsain ces jours-ci », pourquoi ne les embauche-t-il pas? Il aime mieux faire paraître le *Socialiste* avec les raclures du *Populaire* que d'employer des hommes à confectionner ce que nous appelons un journal et non un torchon.

Il est vrai que dans le système qu'il emploie les bénéficiaires sont plus grands. Et alors.

Uu Typo.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

SAINT-JUNIEN. — Comme quoi il est toujours hasardeux de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis à terre. — La Jeunesse syndicale, prolongement parasitaire du syndicat, restera sous sa tutelle.

C'est ce qu'a décidé la chambre syndicale des gantiers en sa dernière réunion. Les efforts des socialistes, pour porter modification aux statuts, ont été vains: les gantiers ont déclaré que leur sympathie restait acquise à ceux qui, en toute occasion, ont fait preuve de désintéressement et payé de leur personne leur rêve en des temps meilleurs.

On semble aussi revenir des deux terrains de lutte du prolétariat. Terlaud, pour démontrer l'utilité de la conquête des pouvoirs publics, parallèlement à la lutte économique, nous a bien cité la municipalité réactionnaire de Limoges fermant la Bourse et retirant la subvention; toutefois, il oubliait de nous dire que le Chénieux et les réactionnaires n'ont pas le monopole de ces agissements et que ce sont des municipalités socialistes qui ont donné ce détestable exemple. On le lui rappela.

Craignant (cela s'est vu si souvent!) que l'organisation syndicale ne serve de marchepied aux arrivistes, l'article célèbre a été maintenu. Au syndicat de gantiers: « Tout camarade ayant un mandat syndical ne pourra briguer de mandat politique et *vice versa*. » Si tous les syndiqués mettaient en pratique ce vigoureux préservatif, bien des

appétits seraient contrariés, bien des défaillances seraient évitées. Somme toute, nous n'empêcherons point les défenseurs du prolétariat de faire leur bonheur en exploitant sa misère et sa crédulité, mais nous aurons la satisfaction de n'avoir pas tiré les marrons du feu pour que d'autres les mangent.

Mayéras, avant de prophétiser en insultant, renseigne-toi.

BOURGOIN.

SAINT-LÉONARD. — Guignol I^{er} renié par ses frères. — Sa Majesté Tourgnol vient de subir un coup des plus durs. Videcuvette Marie en est, lui-même, encore plus mari.

Imaginez vous que le conseil municipal, présidé par lui Tourgnol, le conseil municipal qui le nomma maire, lui prêta son appui pour le faire élire député, qui ne le blâma point lorsque lui-même, Tourgnol, proposa l'augmentation de l'indemnité parlementaire; ce conseil municipal, dis-je, vient de voter un blâme à tous ceux qui, récemment, votèrent l'augmentation de cette indemnité.

C'est à n'y rien comprendre, et nous concevons fort bien la déception du vieux Guignol. Sa fin serait-elle arrivée? Espérons qu'il n'en sera rien. Marie arrangera les choses. *Consolatrices, afflictorum*.

A moins que, conspirant contre celui qui l'attacha au ratelier, il ne tente de lui soulever la place.

Ce serait dommage. Malgré toutes ses capacités, nous doutons que Marie torche... figure, égale son maître.

Perdre Tourgnol serait perdre la République. Perdre Tourgnol serait détruire la politique et discréditer le système parlementaire.

Tourgnol ne représente-t-il pas, à lui seul, toute la roublardise et la stupidité? N'incarne-t-il pas en lui la coquinerie et la lâcheté. Lui disparu, la politique perdrait son miroir, reflétant si bien son image; elle pourrait en mourir.

De grâce, électeurs, conservez-nous Guignol I^{er}.

L. MIOLETTOU.

— Lui! — La nommée Marie, cuisinière de police, vient d'accomplir l'acte suivant qui lui vaudra sûrement de l'avancement :

Un ouvrier ayant écrit au ministre du travail pour réclamer contre son patron qui le faisait travailler illégalement, le ministre invita Marie à sévir contre ce patron.

Mais notre Marie, qui se prétend socialiste (!) ne trouva rien de mieux pour servir sa bonne cause que de dénoncer au patron en question l'acte de son ouvrier. Vous devinez le reste.

Sainte Marie, vous êtes honnête et nous comprenons fort bien que vous n'avez aucune relation avec les hommes de désordre que vous êtes chargé de mûrir, mais qui, sûrement, vous mûrissent. Votre sale carcasse n'est ni plus ni moins solide que celle des humains, avec qui vous avez quelque vague ressemblance.

L. M.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

<i>L'Education libertaire</i> , D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul.....	» 10
<i>Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire</i> , par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
<i>Le Machinisme</i> , par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
<i>La Panacée-Révolution</i> , par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
<i>A mon frère le paysan</i> , par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 05
<i>La colonisation</i> , par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
<i>Entre paysans</i> , par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
<i>Le militarisme</i> , par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Aché.....	» 10
<i>Patrie, Guerre et Caserne</i> , par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
<i>L'organisation de la vindicte appelée justice</i> , par Kropotkine, couverture de J. Hénault.....	» 10
<i>La grève des électeurs</i> , par Mirbeau, couverture de Roubille.....	» 10
<i>Organisation, Initiative, Cohésion</i> , par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
<i>La vache à lait</i> , par G. Yvetot, préface de U. Gohier.....	» 20
<i>Le problème de la repopulation</i> , par Sébastien Faure.....	» 15
<i>Syndicalisme et Révolution</i> , par le docteur Pierrot.....	» 10

<i>Pages d'histoire socialiste</i>	» 25
<i>Le grand féau</i> , par E. Girault.....	» 20
<i>Les deux méthodes du syndicalisme</i> , par P. Delessalle.....	» 10
<i>La Peste religieuse</i> , par Most.....	» 05
<i>L'élection du maire de la commune (farce électorale)</i> , par Léonard.....	» 10
<i>Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***</i> , par Diderot.....	» 10
<i>Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire</i>	» 10
<i>Les Temps nouveaux</i> , par P. Kropotkine.....	» 25
<i>Arguments Anarchistes</i> , Armand Beauré.....	» 20
<i>Dieu n'existe pas</i> , Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine.....	» 10
<i>La Question sociale</i> , Sébastien Faure.....	» 10
<i>En Communisme</i> , André Mounier.....	» 10
<i>Lettres de Pioupous</i> , Fortuné Henry.....	» 10
<i>L'A B C du Libertaire</i> , Lermina.....	» 10
<i>A bas les morts!</i> Ernest Girault.....	» 05
<i>Le militarisme</i> , par Friedberg.....	» 10
<i>Quelques idées fausses sur l'anarchie</i> , par le docteur M. N.....	» 05
<i>Aux Femmes</i> , Urbain Gohier.....	» 05
<i>Anarchie-Communisme</i> , Kropotkine, couverture de Lochar.....	» 10
<i>Aux jeunes gens</i> , par Kropotkine, couverture de Roubille.....	» 10
<i>L'Anarchie</i> , par Girard.....	» 05
<i>Déclarations</i> , par Etiévant, couverture par Jehannet.....	» 10

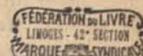
<i>L'immoralité du mariage</i> , par Chaughi.....	» 10
<i>Légitimation des actes de révolte</i> , par G. Etiévant.....	» 10
<i>Communisme expérimental</i> , par Fortuné Henry.....	» 10
<i>Le parlementarisme et la grève générale</i> , par Friedberg.....	» 10
<i>Bases du syndicalisme</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Le Syndicat</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Au Lendemain de la grève générale</i>	» 20
<i>La Crosse en l'air</i>	» 05
<i>A bas le Czar! Vive la Révolution russe!</i>	» 05
<i>La Grève générale révolutionnaire</i>	» 20
<i>L'Etat; son rôle historique</i> , par Kropotkine.....	» 25
<i>Le Patriotisme</i> , par un bourgeois, et <i>Défense d'Emile Henry</i>	» 15
<i>Au Café</i> , par Malatesta.....	» 20
<i>La Vache à lait</i> , par G. Yvetot.....	» 20
<i>Le Mensonge patriotique</i> , par Merle.....	» 10
<i>L'Antipatriotisme</i> , par Hervé.....	» 10
<i>Députés contre Lecteurs</i> , par Gayvallet.....	» 10
<i>L'Education de demain</i> , par A. Loisant.....	» 10
<i>La Grève générale</i> , par Aristide Briant.....	» 05
Par la Poste, 0,05 centimes en plus	
<i>Œuvres posthumes de Louise Michel</i>	» 75
<i>Le même</i> , par la poste.....	» 85
<i>Une Colonie d'enfer</i> , par E. Girault.....	» 3
<i>Le même</i> , par la poste.....	» 3 25

CHANSONS

<i>Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles</i>	» 10
<i>La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.</i>	» 10
<i>L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien</i> , de E. Pottier.....	» 10
<i>Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images</i>	» 10
<i>La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.</i>	» 10
<i>J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge</i>	» 10
<i>Le Réveil, La Chanson du Lincoln</i>	» 10
<i>Hymne révolutionnaire espagnol, Debout! frères de misère, Les Affranchis</i>	» 10
<i>La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité</i>	» 10
<i>Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain</i>	» 10
<i>Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle?</i>	» 10
<i>Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste</i>	» 10
<i>L'Or, poésie révolutionnaire</i>	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : ANDRÉ BOULESTEIX

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet 9.